

... que ont une expérience appro-
fondie du problème. Les enthousias-
mes irréfléchis sont aussi dange-
reux que l'opposition égoïste des
marchands de bois, que l'inertie des
politiciens à courte vue. On a beau-
coup parlé des causes de la désertion
des campagnes, de l'arrêt de la
colonisation, de l'émigration aux
Etats-Unis. L'une des causes premières
de ces plaies nationales, c'est
l'ardeur aveugle de certains chôn-
salaires, fort dévoués, absolument
désintéressés et même très compé-
tents par ailleurs. Dans leur enthousiasme,
ils avaient fini par voir tout
beau dans la forêt, qu'ils ne faisaient
du reste que traverser de temps à
autre. Ils ont forcé la main aux au-
torités et fait ouvrir à la colonisa-
tion des régions entières qui eussent
dû rester toujours couvertes de bois;
ils ont poussé vers la forêt et souvent
sur des terres absolument stériles
des gens qui n'avaient ni les aptitu-
des naturelles ou acquises, ni les for-
ces d'endurance nécessaires pour
traverser la dure période du défrichement,
encore moins pour résister
aux désenchantements de la suite,
quand le sol aride, dépouillé de
sa mince couche d'humus végétal
qui en faisait l'éphémère fécondité,
leur refusa la plus malgre subsis-
tance. Il en est du colon comme de
l'émigré: le colon satisfait est le
meilleur agent de colonisation; le
colon désenchanté est le meilleur
agent de désertion des campagnes
et d'émigration aux Etats-Unis. J'ai
vu des régions se peupler et devenir,
en quelques années, de florissantes
paroisses sur le seul récit du succès
de trois ou quatre colons. J'ai vu
aussi des cantons entiers, pourtant
habitables, rester quasi déserts de
longues années, à cause de l'insuc-
cès des pionniers qui l'avaient ou-
vert; et cet insuccès était dû aussi
souvent au défaut d'intelligence, d'i-
nitiative ou d'endurance du colon
qu'à la médiocrité du sol.

Avant de diriger les colons vers
une région déterminée il faut la
connaître à fond. Il faut en avoir
étudié la situation, l'étendue, le sol
et le sous-sol, les conditions hydro-
graphiques et climatiques, les
voies de communication actuelles,
prochaines ou simplement possi-
bles. Quand il s'agit de régions boisées
surtout, il faut marcher long-
temps et en tous sens, et avoir une
longue expérience de la forêt, avant
de décider s'il y a de quoi y for-
mer une paroisse de suffisante étendue.
Que de pauvres cantons, desti-
nés à la misère perpétuelle, où les
premiers explorateurs avaient cru
voir la terre promise, parce qu'ils
avaient marché quelques heures du-
rant sur une terre sans roches!

Quant au choix des colons, il est
plus difficile à faire par classement
que celui des terres ou des régions.
Dans toutes les catégories d'hommes
et de femmes, à la ville et à la
campagne, on peut trouver de bons
colons, des passables, des médiocres
et de tout à fait indésirables.
Règle générale, les meilleurs colons,
ce sont les colons eux-mêmes, ces
nomades épris de la "terre neuve"
et du défrichement, qui "ouvrent"
successivement chacun des cantons
nouveaux. C'est l'avant-garde néces-
saire de la colonisation intérieure,
comme les explorateurs et les trap-
peurs d'autrefois furent les pion-
niers nécessaires de l'émigration
d'outre-mer. En second lieu vien-
nent les fils de colons plus stables,
à qui le père achète un "lot en bois
debout", dans le rang ou le canton
voisin de celui qu'il habite. Tout en
aidant le père, qui l'aide à son tour,
le garçon fait un peu de défriche-
ment l'automne, un peu de bois l'hi-
ver, puis il commence l'ensemence-
ment et les "bâtisses" et, finale-
ment, il va vivre sur son "lot" après
avoir pris femme chez le voisin,
une bonne grosse fille de colon, ex-
cellente colonne elle-même et qui
ne se fait pas faute de coloniser à
sa façon qui est la meilleure. Ceux-
là sont les vrais colons, les fonda-
teurs de paroisses, les véritables dé-
fenseurs du patrimoine national
qu'ils agrandissent et conservent.

Viennent ensuite, en plus petit
nombre nécessairement, les gens
des villes, ceux qui ont dans le sang
la nostalgie de la vie au grand air
et qu'ont désabusés la maladie, les
chômages, la vie chère — pourvu,
bien entendu, qu'ils soient restés
sains de corps et d'esprit. Quelques-
une des meilleurs colons que j'ai
rencontrés avaient été de vrais fau-
bouriens de naissance et d'éduca-
tion. L'attrait du nouveau et beau-
coup de débrouillardise suppléaient
à leur inexpérience de la vie rurale.

Sauf de très rares exceptions, la
classe la moins propre à fournir de
bons colons pour les "terres neuves",
ce sont les habitants des vieil-
les paroisses, ceux surtout des cam-
pagnes riches, planes, qui vivent de-
puis des générations sur des terres
toutes labourées, fossoyées et clôtu-
rées. Le peu qui s'aventurent dans
la forêt fournissent les plus sûres
recrues à l'armée des malcontents,
des critiqueurs, des découragés. Ils
sont aussi peu propres à la culture
des "terres neuves", pleines de pier-
res et de souches, qu'au déboise-
ment et au défrichement. Ceux-là
ou leurs fils, s'ils sont forcés de
vendre leur terre pour se mettre
plus au large, réussissent beaucoup
mieux dans les plaines toutes dé-
frichées de l'Ouest.

* * *

Qu'on ne voie dans toutes ces ob-
servations rien de propre à décou-
rager les heureuses initiatives qui
se dessinent pour activer l'oeuvre
si sérieusement chrétienne et pa-
triotique de la colonisation "chez
nous". Dieu m'en garde! Ces ini-
tiatives, je les salue avec bonheur,
presque avec la joie d'un vétéran
du passé. Mais je croirais mal ré-
pondre à l'appel de l'Action Fran-
caise si je n'offrais aux apôtres de
la jeune génération les humbles
fruits d'une expérience vieille déjà
de trente années.

Loin de vouloir les décourager,
je leur crie: Colonisez, et faites co-
loniser, pour l'amour de Dieu et de
la patrie, pour la conservation de
la foi, des moeurs, de la langue et
des saines traditions de la race!
Mais pour y réussir, il faut de la
foi, de l'enthousiasme, de l'idéal:
il faut aussi de la persévérance, du
sagacement, de l'étude et de la pro-

Benoît BOURASSA.